



CINÉMA DE FRANCE

■ Salvo Randone dans *Les Jours comptés* d'Elio Petri, 1962.

**HOMMAGE.** AU FESTIVAL DE MONTPELLIER, ON RÉPARAIT UNE INJUSTICE.

## Elio Petri, l'oublié

« **U**n grand nuage d'injustice recouvre Elio Petri », confie Bernardo Bertolucci dans le documentaire *Elio Petri, notes sur un auteur* (Stefano Leone, Federico Baci, Nicola Guarneri, 2005), produit par Paola Petri, la veuve du cinéaste. On ne saurait mieux dire. En France, parmi les jeunes générations, qui connaît l'œuvre de ce cinéaste, dont on se souvient surtout de la Palme d'or en 1972, *La classe ouvrière va au paradis*, ex aequo avec *L'Affaire Mattei* de Francesco Rosi ? Mariage de la carpe et du lapin tant l'œuvre de Petri, sauf exception (le bien sombre *A chacun son dû* de 1967, sur la Mafia sicilienne, d'après Sciascia), n'a rien à voir au fond avec le modèle traditionnel de la fiction de gauche ou du film engagé.

Il faut par conséquent louer l'initiative du Festival de

Montpellier de lui avoir rendu hommage (du 23 octobre au 1<sup>er</sup> novembre) en présence de Paola Petri. Elle a rappelé combien son mari, mort prématurément (en 1982, à 53 ans), est tout aussi oublié en Italie où son œuvre, toujours dérangeante, est mise à l'écart. *La classe ouvrière va au paradis*, qui n'a rien perdu de sa force, a été rejeté à l'époque, tant par les syndicats que par l'extrême gauche, sourds à un propos qui les remettaient fondamentalement en cause et sur lequel ils n'avaient pas prise. Blessé, Petri avait dit qu'il ne voulait plus de ces films engagés qui confortent le spectateur dans ses convictions. Mission réussie, mais payée au prix fort.

D'origine modeste (un père ouvrier, une mère catholique), athée, Petri est un autodidacte, peu cinéphile mais grand connaisseur de peinture (voir la belle scène du musée dans *Les Jours comptés*, 1962).

Son école, ce sera le Parti communiste italien. Membre du PCI très jeune, il rompt après les chars russes à Budapest en 1956, tout en restant un compagnon de route soucieux de sa liberté. D'abord assistant de Giuseppe De Santis, son œuvre se tiendra à l'écart de cinéastes plus dans la ligne du parti, comme Gillo Pontecorvo.

### Ni joie ni Marx

L'une des obsessions de Petri est la collusion entre le pouvoir politique officiel (la démocratie chrétienne) ou clandestin (la Mafia) avec l'Église et le Vatican. Voir *Todo modo* (1976), fable futuriste qui tourne au jeu de massacre et n'épargne personne. De son côté, dans *A chacun son dû* (1967), un homme de lettres, intellectuel de gauche (Gian Maria Volonté), au début d'une longue et belle collaboration avec Petri), à vouloir démêler la collusion

d'intérêts entre notables mafieux et hommes d'église, sera trahi et vaincu. La noirceur de ce film (la vérité ne triomphe pas, le mal demeure) est caractéristique du pessimisme lucide, jamais cynique, du cinéaste.

L'autre obsession, de loin la plus forte et la plus originale, touche la condition ouvrière, non dans sa réalité sociale ou sociologique, mais dans sa dimension existentielle. Pourquoi travailler, à quoi bon, à quelles fins, puisque aucun lendemain, sur terre (promis par les syndicats, les révolutionnaires) comme au ciel (le paradis pour les pauvres), n'y changera rien ? D'où le malaise profond, aujourd'hui encore, à la vision de *La classe ouvrière va au paradis* car son mal-être (le corps est une usine à fabriquer de la merde, dit Volonté) demeure sans réponse. Moins allégorique qu'un Ferreri, plus cru, plus trivial et réaliste, le cinéma de Petri n'en est pas moins aussi grinçant. De ce point de vue, *Les Jours comptés* est son plus beau film. Un plombier (Salvo Randone, inoubliable) est témoin de la mort d'un homme. Secoué, craignant ses jours comptés, il refuse de travailler, veut profiter de la vie et s'interroge sur son existence. Très vite angoissé par le vertige du rien faire qui tourne au cauchemar, il reprend son emploi, faute de mieux. Avec ce film, on touche à un néoréalisme *second*, unique en son genre, synthèse d'*Europe 51* par la traversée de toutes les couches et milieux de la société italienne et du *Voleur de bicyclette*. Ici, un homme, au lieu d'être éprouvé par la perte de son outil de travail, est confronté à la perte de la vie. Il recherche le sens de la sienne, interroge les personnes qu'il croise et devient fou lorsqu'il en mesure la portée. L'absurde nécessité du travail est cette aliénation vitale et salvatrice pour se raccrocher à la vie, en vain. Pas très marxiste ni bien joyeux. On comprend mieux après avoir vu ce film, essai philosophique sur l'activité humaine (Kafka n'est pas très loin), ce que dit Bertolucci, mais il serait temps que ce nuage d'injustice soit enfin levé.

**Charles Tesson**  
Remerciements à Paola Petri.